

Le mal est fait



Le Village 3

3

Le mal est fait

Qui va retisser les liens ?

Avertissement :

***Ce zine traite de sujets difficiles,
notamment de violences domestiques,
de violences sexuelles et de suicide.***

***Aucune violence physique ou sexuelle
n'est décrite en détail ou de manière graphique.***

Prenez soin de vous à la lecture.

« *Toi, la sorcière, pourquoi tu protèges ces monstres ?
Ils ont tué ta mère. Ils vont nous apporter la peste,
et la grêle en plein été. »*

— *Souviens-toi des monstres, Jean-Luc A D'Asciano*

Notes de traduction

Genre

La langue française genre beaucoup plus de mots que la langue anglaise.

Pour ne pas trop alourdir la lecture sans pour autant conserver le masculin neutre, nous avons fait le choix d'utiliser parfois le masculin, parfois le féminin, parfois l'écriture épïcène, parfois d'après un choix conscient et volontaire (les problématiques , parfois en choisissant aléatoirement.

9

« *Le mal est fait. Qui va retisser les liens ?* »
Le coût caché des relations privatisées
Tad Hargrave

23

Pureté & Complétude
Tad Hargrave

37

L'absence du village et sa récréation
Tad Hargrave

45

Liste de lectures

7

« Le mal est fait. Qui va retisser les liens ? »
Le coût caché des relations privatisées

Tad Hargrave



« Le mal est fait. Qui va retisser les liens ? »

Ce n'est pas une question rhétorique.

C'est une question que je me suis posée pour la première fois quand une amie m'a dit : « Je ne me sens pas à l'aise de faire ça. Honnêtement, je pense que c'est de sa responsabilité ». Je venais de lui demander de servir de médiatrice dans un conflit entre moi et une autre personne. Bien sûr, ce n'était pas son devoir de servir de médiatrice, ce serait injuste d'exiger cela de qui que ce soit. Mais la question demeure : *si elle ne le fait pas, alors qui ?* Et à qui revient la tâche de trouver une médiatrice en premier lieu ? Et, si personne ne prend cette responsabilité, si le conflit est ignoré, est-ce que ses conséquences disparaissent pour autant ?

Parfois, quand l'on demande à quelqu'un de s'impliquer dans un conflit entre d'autres personnes, les gens vous répondent quelque chose comme « je vous aime trop tous les deux pour pouvoir m'impliquer », ou « je ne veux pas prendre parti ». Mais *pourquoi notre amour pour deux personnes en conflit se traduit-il si souvent par notre mise en retrait ?* Pourquoi ne se traduirait-il pas, au contraire, par notre implication ?

Bien sûr, il y a des moments où il est trop douloureux de s'impliquer dans un conflit, où ce qui est en jeu est trop proche de nos propres blessures, où nous exposer serait insupportable. Si la plaie est encore ouverte chez nous, nous ne sommes peut-être pas les plus indiquées pour essayer de la refermer chez d'autres. Je suis complètement d'accord avec cela.

Mais cette mise en retrait s'observe vraiment souvent, même dans des situations qui ne mettent pas en jeu des sujets personnellement douloureux pour les gens qui s'éloignent. Pourquoi n'entendons pas plus souvent quelqu'un dire : « *J'ai besoin de vous proposer gentiment mon intervention. Je vous aime si fort tous les deux. Je veux vous soutenir l'un et l'autre dans la recherche d'une compréhension mutuelle, d'une guérison et d'une résolution* » ?



« Le mal est fait. Qui va retisser les liens ? »

C'est la question que l'on s'est tous posés, à un moment donné, après avoir été blessés par quelqu'un qui a pu s'en tirer sans conséquences.

C'est la question que toute personne s'est posée après avoir causé du tort à autrui, voulu sincèrement faire amende honorable, et s'être rendu compte que non seulement ses excuses n'intéressaient pas grand-monde, mais surtout qu'il serait impossible de pouvoir les présenter, même si un jour elles s'avéraient bienvenues, parce que personne n'était prêt à préparer le cadre dans lequel elles pourraient être formulées.

C'est une question que les couples mariés se posent quand leurs liens se distendent – dans une explosion brutale comme une éruption volcanique, ou avec la lenteur et la froideur d'un glacier à la dérive – et que toutes les personnes qui sont venues à leur mariage et ont promis d'être là pour les aider sont introuvables, ou ne veulent pas interférer, ou ne veulent pas prendre parti, et disparaissent lentement dans les coulisses, les laissant seuls sur la scène.

C'est la question que nombre d'entre nous se sont posée après qu'une autre des communautés chères à leur cœur s'est déchirée autour d'une relation qui a mal tourné.



« **Le mal est fait. Qui va retisser les liens ?** »

Je n'ai aucune réponse à apporter, mais j'ai quelques idées sur le sujet.



Parmi toutes les privatisations qui ont lieu en ce monde, la privatisation des relations interpersonnelles est l'une des plus dommageables. Nos relations ne sont plus contenues dans l'espace protecteur de la communauté, ni offertes en service à celle-ci. Nous traitons les relations interpersonnelles, et les conflits qui émergent de ces relations, comme étant strictement nos affaires et ne concernant personne d'autre. Nous nous énervons quand des gens prétendent mettre le nez dans ce qui ne concerne que nous, car, nous dit-on, l'on devrait être capable de régler les choses par nous-mêmes.

Et, sûrement, il y a des moments où l'intimité est une chose respectable et où l'isolement doit être respecté. Sûrement, il y a des choses qui sont mes affaires et des choses qui sont tes affaires. Mais je pense que le sens que ces concepts ont dans notre culture est devenu profondément vicié.

C'est la pauvreté de notre temps se faisant passer pour de la liberté. C'est la profonde irresponsabilité de notre temps qui, s'imaginant être adulte, se promène comme un éléphant dans un magasin de porcelaine en clamant que « l'on fait bien ce qu'on veut chez nous ! ». Mais pendant que l'on s'obsède à borner notre propriété, qui s'occupe des communs ?

C'est l'affaire de qui, ça ?



Il est terriblement difficile de résoudre nos propres conflits.

Quand de la souffrance existe entre deux personnes, ce sont elles les moins capables de résoudre la situation. Elles sont juste trop proches du conflit. Elles sont trop prises dans la culpabilité, et la honte, et la douleur du tort causé. Ou tout à la fois. Demander à celles qui ont été blessées de faire elles-mêmes le travail de mettre en place les conditions dans lesquelles les choses peuvent s'arranger, c'est leur demander trop.

Imaginez demander à une femme qui a été violée de contacter son violeur pour aller boire un café et « parler de tout ça ». Ou imaginez demander au violeur de faire la même chose. Non. La plupart du temps, ça ne se passe pas comme ça.

L'apaisement d'une souffrance entre deux personnes nécessite presque toujours la présence d'une troisième personne, parfois plus.

Après un drame survenu entre deux personnes, une profonde vulnérabilité existe de chacune envers l'autre, ainsi qu'une incapacité à entendre l'autre clairement. Il y a besoin d'un intermédiaire par lequel les messages puissent transiter et être traduits. Ces personnes vont avoir besoin d'aide pour voir ce qu'elles ne pouvaient pas voir jusque là. Leur demander de faire tout ce travail par elles-mêmes est irréaliste.



Mais qui sont ces intermédiaires aujourd'hui ? Où est ce conseil des anciennes et cette communauté qui va organiser une cérémonie dédiée à l'écoute profonde et à la guérison, et aider les personnes en conflit à déterminer une voie vers la réconciliation ? Où sont ces personnes de confiance ? Dans quel lieu, en quel endroit pouvons-nous aller ?

Mais ces questions elles-mêmes ne sont peut-être pas les bonnes. Parce que, encore une fois, elles placent sur les épaules de ceux qui souffrent, ou qui ont fait souffrir, la charge de se rendre à l'endroit en question.

Donc, laissez-moi dire ça encore autrement : *où sont les anciens et les personnes de confiance dans la communauté qui vont voir le drame, la division, la souffrance et intervenir pour le bien du village ?* Qui va placer le bien-être de la communauté au-dessus des individus qui préféreraient laisser tout en état et passer à autre chose ?

Qui va être prête à s'avancer et à dire : « Ce conflit non résolu cause des problèmes dans la communauté dans son ensemble. *Il faut qu'il soit traité.* S'il ne l'est pas, il va nous diviser en factions qui médiront et répandront des rumeurs les unes sur les autres. Nous serons moins unis et plus éloignés. Nous serons moins fortes et moins résilientes. » ?

Il est difficile de résoudre nos propres conflits. C'est important à comprendre. Si nous ne le comprenons pas, nous pouvons être excessivement sévères envers nous-mêmes. Il n'y a rien qui ne va pas chez vous si vous n'arrivez pas à enrayer la machine une fois qu'elle est en route. C'est un travail trop difficile pour une, ou même deux personnes.

Un jour, j'ai demandé à un ancien : « Êtes-vous en train de me dire que, si les mariages éclatent, c'est principalement à cause de l'absence de village ? ». Il a opiné du chef. « En gros, oui ». Ce fut la seule réponse courte qu'il m'ait jamais faite.



Vos conflits peuvent être privés mais les conséquences ne le sont pas. On m'a demandé une fois d'aider une école à dénouer un conflit qui avait lieu entre deux professeurs. Pour la première réunion, j'ai dit aux administratrices que je voulais au moins douze personnes présentes. « Cela peut être d'autres professeurs, des membres du conseil d'administration, du personnel administratif ou des parents. Mais on a besoin de gens présents ». Quand nous nous sommes rassemblés, une après-midi, après des mois passés à essayer d'organiser cette réunion, j'ai demandé à chaque personne dans le cercle de partager quel avait été l'impact du conflit sur elle. Et elles ont

partagé. Le conflit les épuisait. Elles étaient terrifiées à l'idée qu'il ne déchire toute l'école. Elles se sentaient impuissantes. Elles aimaient les deux professeurs et c'était douloureux pour elles de se sentir comme si elles devaient prendre un parti. Je voulais que les deux professeurs sachent quelles traînées leur conflit laissait dans son sillage. Je voulais qu'ils entendent comment les remous qu'ils créaient érodaient les digues autour d'eux. Je voulais qu'ils voient que l'impact de leur conflit n'était pas privé.

Dans les milieux militants, on entend souvent la formule : « privatiser les profits, socialiser les pertes ». Elle est souvent utilisée pour parler des entreprises qui se font beaucoup d'argent mais qui, quand elles s'effondrent et que les gens se retrouvent au chômage et que la terre est polluée, laissent les contribuables payer l'addition. *Quand nous privatisons les relations interpersonnelles, c'est la même chose qui se passe.* Notre réticence – ou plutôt notre incapacité – à résoudre les difficultés dans nos relations place un énorme fardeau psychique sur le reste de la communauté.



Un conflit est l'opportunité de rendre le village plus fort, ou la garantie de sa destruction.

Notre culture est profondément enracinée dans une vision punitive de la justice. Si nous abordons les conflits de cette façon, alors nous n'obtiendrons que l'illusion de la sécurité, et c'est le terreau même de la communauté qui s'en trouve érodé. Les symptômes sont traités mais les causes profondes ne le sont pas.

Si nous décidons d'aborder les conflits depuis un point de vue de justice restaurative, alors nous aurons plus de travail devant nous, mais, au final, si tout se passe bien, la communauté sera plus forte qu'elle ne l'était auparavant.

Que des choses puissent être brisées au sein d'une communauté n'est pas nouveau. Mais elles peuvent être recueillies et rassemblées pour devenir plus belles encore, comme le font les Japonais avec l'art du *Kintsugi*, qu'elles ne l'étaient avant le conflit.



On dit que « il faut tout un village pour élever un enfant », mais il faut aussi tout un village pour résoudre un conflit.

Demander aux deux personnes les plus sensibles et vulnérables l'une à l'autre de prendre la responsabilité de trouver quoi faire est la garantie que rien ne soit jamais résolu. C'est trop demander. Ce serait comme demander aux débris de poterie de se rassembler d'eux-mêmes et de se ressouder avec de l'or.

Il faut la présence d'autres personnes, solidement investies de la volonté de conserver, autant que possible, les deux personnes dans la communauté, et prêtes à retrousser leurs manches et à faire le difficile travail d'apprentissage nécessaire. Il faut d'autres personnes volontaires pour partager la difficile charge émotionnelle liée à ce qui s'est passé et aider à discerner le chemin le plus rédempteur, le plus guérisseur, celui qui permet d'avancer sans rien cacher sous le tapis.

Je me souviens d'une réunion qui a eu lieu dans mon salon, il y a quelques années. C'était un débriefing d'un festival du

Nouvel An que nous avons organisé. La tension était montée entre le cuisinier et une des personnes qui avait travaillé sous sa direction, et les choses avaient rapidement dégénéré. Il était clair que ce ne serait pas résolu ce jour-là, donc une autre personne et moi-même avons proposé de voir si nous pouvions aider à servir de pont entre eux pour régler ce conflit. Après une semaine ou deux, nous nous sommes retrouvés chez le cuisinier. Il nous avait préparé à manger. On a discuté de tout et de rien, et il était clair que le temps avait déjà un peu apaisé les esprits. Après avoir mangé et fait nos compliments au chef, mon amie et moi avons demandé à chacune des deux parties d'exposer tour à tour ce qu'elles avaient sur le cœur, pendant que l'autre devait écouter puis répéter ce qu'il avait compris de ce que l'autre avait dit. Ils l'ont fait pendant, je crois, deux tours, puis nous leur avons proposé de réfléchir à ce qui pourrait être fait différemment dans le futur pour éviter que de telles émotions négatives ne surviennent à nouveau. Et, dans l'espace créé par cette bonne volonté retrouvée, les idées sont venues facilement et elles étaient claires. Ce n'est pas quelque chose qu'ils auraient pu faire par eux-mêmes, mais ce n'était pas difficile d'y arriver avec un petit peu d'aide.

Le fait d'aimer les deux personnes en conflit ne vous excuse en rien. Cela vous oblige.



Pourquoi y a-t-il si peu de communautés dans ce monde ?

Parce que quand quelqu'un est en conflit avec quelqu'un d'autre, et qu'il y a un ami qui « aime les deux très fort », il n'intervient pas pour les aider à trouver un chemin qui les

rassemble à nouveau. Cela ne lui viendrait même pas à l'idée. Nous pensons que l'expression la plus sincère de notre amour pour eux est d'être neutre dans le conflit, de ne pas prendre parti. Mais alors, qui prend le parti de la communauté ? Qui prend le parti de la guérison ?

Le monde ne nous divise pas proprement entre victimes et agresseurs. C'est une fausse dichotomie.

Notre amour pour les gens ne nous donne pas le droit de rester spectateur. Il nous intime, au contraire, de prendre place dans la situation. Et, avant tout, nous sommes commandés d'agir par notre amour pour la communauté, ou pour ce qui, un jour, pourrait devenir une communauté.



Tout conflit est une occasion pour le village de devenir un village. Un des rôles fondamentaux de toute communauté devrait être de permettre à ses membres de traverser les difficultés qui peuvent survenir entre eux. L'idée qu'il puisse exister une quelconque Utopie où plus aucun conflit n'existerait est une vision puérile du monde. Non, nos conflits interpersonnels et nos problèmes, pour peu que l'on ouvre notre porte, permettent à la communauté de se manifester.

Quel est le moyen le plus rapide de tuer une communauté ? Soyez auto-suffisant. N'ayez besoin de rien ni de personne en-dehors de votre relation. Ou racontez-vous que c'est le cas.

La combinaison de notre vision punitive de la justice, profondément ancrée dans notre culture, avec notre approche

isolationniste des relations interpersonnelles est ce qui nous empêche de savoir comment aider les autres lorsqu'ils traversent des moments difficiles. Le fait que les deux parties en conflit se renferment sur elles-mêmes et se coupent du monde extérieur est sans doute ce qui crée les rumeurs et la médisance en premier lieu.



Ce n'est pas un village tant qu'un vrai conflit n'a pas été traversé. Sans aucune douleur significative, sans deuil ou sans conflit traversé ensemble, c'est un réseau. C'est une « scène ». C'est un arrangement de confort. C'est le mot « nous » utilisé prématurément. C'est des échanges de bons procédés. Un prêt pour un rendu. Des renvois d'ascenseurs. Des amitiés Facebook.

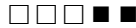
Conflit, deuil et perte traversés ensemble sont le creuset dans lequel les véritables communautés sont forgées. C'est le rite initiatique faisant passer les communautés à l'âge adulte, celui que la plupart d'entre nous aimerions éviter. Mais, en l'évitant, la communauté ne mûrit jamais.



Chaque conflit est une occasion pour le village d'apprendre comment les conflits pourraient être traités différemment.

Comment sommes-nous censés apprendre à nous soutenir les uns les autres si nous n'en avons jamais l'occasion ? Si nous ne voyons jamais un conflit traversé d'une manière saine, comment sommes-nous censées savoir que c'est possible ? Si la

seule chose que nous avons vu qui ressemble à de la justice, c'est « foutez-les en taule », comment sommes-nous censés avoir l'espoir que quoi que ce soit d'autre puisse fonctionner ?



Mais, même en acceptant ce que j'ai dit jusque-là, ma question n'est pas encore répondue – elle est seulement devenue plus cruciale. **Vers qui nous tournons-nous dans de tels moments ?**

En quelles institutions, en quelles personnes pourrions-nous avoir assez confiance pour pouvoir leur ouvrir et les laisser entrer quand elles viennent toquer à notre porte, les mains pleines de présents et le cœur empli d'une aimable insistance à vouloir résoudre ce qui cause tant de souffrance chez tant de monde ?

Qui fera le premier pas vers la possibilité d'un tel moment ? Celui qui a été blessé ? Celui qui a blessé ? J'essaye ici de défendre l'idée que ce n'est à aucun des deux de le faire ; que c'est n'importe qui *sauf* eux.

L'absence d'endroit où aller, ou auquel être amenée, cette absence d'un village pour nous aider à traverser les épreuves que toutes les relations humaines rencontrent inévitablement est peut-être l'une des pire pauvretés de notre temps.

Une autre question que nous devons nous poser, si nous ne pouvons pas répondre à la première, est la suivante : « Si personne ne le fait, alors quel impact cela aura sur notre culture ? ».

Et aussi, peut-être, « *Qu'est-ce que cela nous a déjà coûté, de n'avoir personne capable de s'avancer dans ces moments-là ?* ».

Enfin, et c'est peut-être une question plus importante encore : « Qu'arrive-t-il à une culture quand il n'y a nulle part où aller, et personne vers qui se tourner, et personne même pour inciter à se tourner vers quelqu'un ? ».

Si l'on prend la question depuis un autre angle, on peut enfin se demander : « Qu'est-ce qui nous manque, et qui rend cette recherche de soutien et de résolution impossible à l'heure actuelle ? ».

Je ne sais pas où aller à partir de là mais je sais que, si nous voulons créer des communautés vivantes de leur culture, il n'est pas possible d'éviter ces questions-là.



« Le mal est fait. Qui va retisser les liens ? »

Ce n'est pas qu'une question. C'est l'une des graines à partir desquelles ont pu germer les plus belles et les plus solidement enracinées de toutes les cultures humaines.

Mais qui va la planter ?

*Tad Hargrave est un militant, conférencier et
essayiste vivant à Edmonton, Canada.
Il est aussi coach en marketing pour entrepreneurs
et indépendants « éthiques » avec Marketing for Hippies.*

*Cet article a été publié pour la première fois
le 8 septembre 2018 comme note sur Facebook
sous le titre « Purity & Wholeness ».*



Pureté & Complétude

Tad Hargrave

Le terme anglais « wholeness » est difficile à traduire. Il évoque la qualité de ce qui est complet, mais aussi de ce qui englobe tout, ou qui est pleinement rempli. On peut le traduire parfois par intégrité, par complétude, par plénitude aussi. Il a une connotation spirituelle difficile à traduire. Nous avons choisi de le traduire par « complétude » dans ce texte, en sachant que l'on ne pouvait que perdre quelque chose, en sachant qu'aucun choix ne serait pleinement satisfaisant.



Il me semble exister, dans la vie, deux orientations fondamentales. Il y en a sans aucun doute bien d'autres, mais, en tout cas, je vois ces deux-là dans le monde.

La première est la pureté □ , que je vois un peu partout.

L'autre est la complétude ● , que j'aimerais voir plus souvent.

- Si je devais définir la pureté, ce serait *exiger la perfection, chercher des raisons pour exclure.*
- Je pourrais définir la complétude comme *s'attendre à l'imperfection, chercher des moyens d'inclure.*



□ **La pureté est un club privé réservé aux membres VIP.**

● La complétude est un grand Barnum bariolé, sauvage et bruyant abritant une foule indisciplinée et émeutière.

□ La pureté vous dit : « personne n'est assez bon ».

● La complétude vous dit : « ces gens feront l'affaire ».

□ La pureté s'imagine que la sécurité s'obtient en bannissant tout ce qui pourrait blesser.

● La complétude sait que la sécurité s'obtient en construisant des relations appropriées avec ce qui pourrait nous blesser.

□ La pureté interdit aux enfants de jouer dans la terre parce que c'est « sale ».

● La complétude insiste pour que les enfants aient le droit de jouer dans la terre parce que c'est sain.

□ La pureté n'est pas sans rapport avec les dynamiques de classes dans lesquelles la classe supérieure, la société *polie* (dans les deux sens du terme) est *pure*, et la classe inférieure est « sale », impropre, impure.

□ La pureté est, pour moi, une maladie née de la peur.

● La complétude est un moyen d'avancer dans le monde en professant et incarnant l'amour.

□ La pureté punit toute impureté.

● La complétude s'y attend et cherche à apporter la guérison.

□ La pureté crée ses propres monstres en diabolisant tout ce qui est impur, puis considère comme son devoir d'éradiquer ces monstres.

● La complétude voit la solitude et la faim profonde qui pousse les gens à commettre des actes monstrueux, et cherche à y remédier en les nourrissant.

□ La pureté est miel en surface et cruauté en son cœur.

● La complétude est cette vieille femme mal fagotée, qui jure beaucoup mais qui va vous préparer de la soupe quand vous irez mal.

□ La pureté est cette bande de léopards cachés dans les buissons de ce qui semble être un joli parc pour toute la famille, prêts à vous bondir dessus si vous faites un seul pas en-dehors de la route qui a été tracée pour vous.

● La complétude est le même parc, mais avec plein de chemins, comme un labyrinthe, et sans les léopards – ou plutôt, avec à la place un profond respect pour les lieux où l'on marche, et la connaissance des lieux où l'on ne se promène pas et qu'on laisse pour eux.



La pureté n'est pas juste l'apanage de la droite. C'est une direction que les gens semblent prendre peu importe leur bord politique. La pureté n'est pas le message d'une religion plus que d'une autre. C'est la manière dont de nombreuses personnes pratiquent la foi dans laquelle ils se retrouvent, quelle qu'elle soit.



Cette question est – explicitement ou non – au cœur de chaque communauté que j’ai pu voir : quelle direction devons-nous suivre ? Devons-nous rechercher la pureté ou travailler à construire la complétude ?

Voilà une curieuse vérité sur les gens : certaines personnes peuvent être vegans et pro-OGM, méditer et aimer *Breitbart News*. Elles peuvent être des suprémacistes blancs qui enseignent le yoga. Elles peuvent penser que *Black Lives Matter* se trompe de colère et soutenir férocement le mariage pour tous. Elles peuvent être des personnes de couleur ouvertement anti-racistes et voter Trump. Elles peuvent être féministes jusqu’à la mort et aussi racistes pur jus. Elles peuvent être lubriques et généreuses. Elles peuvent être paresseuses, incapables de s’organiser et être de fabuleuses artistes. Elles peuvent enseigner l’art millénaire du pistage natif et pourtant conduire un gros *truck* et penser que ‘*Murica* est la plus belle nation du monde. Elles peuvent être pour la lithothérapie et aussi pour les vaccins. Elles peuvent être masculinistes et pourtant se battre, parfois, pour les droits des femmes.

J’ai vu tout cela nombre de fois.

Peut-être vous avez de telles personnes dans votre vie et dans votre famille. Certaines sont faciles à éviter et, pour d’autres, c’est plus dur. Certaines sont vos parents. Vos voisins. Votre partenaire. Vos enfants.

Nous sommes toutes et tous de si étranges mélanges.



Comme le dit Aleksandr I. Solzhenitsyn dans son livre *L'Archipel du Goulag* : « **Si seulement c'était aussi simple !** Si seulement il existait des personnes mauvaises, quelque part, menant sournoisement leurs mauvaises actions, et qu'il suffisait de les séparer du reste d'entre nous et de les détruire. *Mais la ligne qui sépare le bien du mal passe par le cœur de chaque être humain.* Et qui est prêt à détruire un morceau de son propre cœur ? ».

Les gens semblent ne jamais rentrer dans les cases préétablies dans lesquelles nous imaginons qu'ils rentrent. Et nous semblons tous chercher une bonne raison pour disqualifier les autres et les exclure. « Je ne pourrais jamais être ami », disons-nous, « avec quelqu'un qui croit en _____ ».

Je me souviens d'une discussion avec Winona Laduke, une militante native, qui me racontait comment elle et sa tribu avaient noué une alliance improbable avec des chasseurs de son coin. Ils étaient, politiquement, en total désaccord sur quasi tous les sujets. C'étaient des membres de la NRA, amoureux de l'Amérique, probablement racistes. Mais eux aussi voulaient protéger certaines terres sauvages de la déforestation. « Il faut rester concentré sur le problème à l'ordre du jour », me disait-elle.

Nous pensons que les seules alliées que nous pouvons avoir, ou que nous devrions nous autoriser à avoir, sont celles qui pensent exactement la même chose que nous, de la même manière que nous.



Bien sûr, c'est quelque chose que je comprends. J'ai ma propre liste de lignes rouges. Mais il reste incroyable de constater à quelle vitesse nous réduisons l'entièreté d'une personne à un aspect de son histoire. Nous cherchons des raisons pour nous éloigner plutôt que des moyens de construire des ponts.

Je ne prétends pas avoir trouvé la réponse, ou pouvoir faire le moindre conseil, parce que moi aussi je me débats avec tout ça. Mais c'est, en tout cas, comme cela que les choses semblent se passer de nos jours.



Comme le dit le bon Docteur Martin Shaw, « **Ce que nous aimons appeler une communauté est souvent un réseau** – des gens dans le même état d'esprit qui chantent le même gospel. Dans une vraie communauté, il y a des idiots du village, des vauriens, et des gens qui se chamaillent et ont des visions du monde radicalement différentes. C'est souvent tendu. Mais l'absence de tension produit rarement quelque chose de grandiose, artistiquement parlant, ou amène rarement à une conversation vraiment stimulante. Lorsqu'on ne se soucie que de l'harmonie, alors on invite le côté obscur à venir nous rendre visite. L'harmonie n'est pas la même chose que l'amour. L'harmonie n'est pas notre état naturel. Pour être clair : les moments d'harmonie en pleine concordance et confirmation de chacun sont merveilleux ; la pseudo-harmonie qui vient de la tyrannie ne l'est pas ».



La pureté, c'est la peur.

Je me souviens de l'histoire que m'avait raconté une amie, à propos d'un de ses amis, à elle, qui était allé dans un spa Ayurvédique de sa ville. Après quelques minutes, il s'était tourné vers la réceptionniste et lui avait demandé : « *Pourquoi tout le monde ici est-il si effrayé ?* ». Il ressentait une forte crispation tout autour de lui. Rétrospectivement, il s'est dit que ces gens étaient obsédés par la pureté. Qu'ils étaient fanatiquement propres et purs dans leur mode de vie.

J'ai vu des choses similaires dans des mouvements vegans et crudivores. Comme mon ami Ben Sures le dit : « *On peut être sain à s'en rendre malade* ». Je l'ai vu dans des mouvements anarchistes. Des mouvements anti-racistes. Des mouvements féministes et masculinistes. Et, évidemment, c'est criant dans les mouvements de suprémacistes blancs. C'est une forme particulière de dogme. Krishnamurti disait : « *La réaffirmation constante de sa croyance est un signe de peur* ».



L'obsession de la pureté est une forme de maladie. Celle qui en est atteinte exige sans relâche quelque chose qui n'existe pas. En conséquence, elle finit toujours par se sentir déçue et trahie par le monde ; et, en même temps, elle se sent toujours plus vertueuse dans sa cause, se réaffirme dans l'idée qu'elle est l'une des rares élues à avoir vraiment accès à la compréhension.

Je me souviens aussi d'une histoire avec Gregory Bateson et sa fille Mary. Elle avait organisé son bureau de manière parfaite. Elle était si excitée qu'elle avait couru le chercher pour lui montrer à quel point c'était parfait. Et, effectivement, tout était exactement où elle voulait que ce soit. Il avait apprécié son travail puis avait pris un crayon – et elle s'était écriée « Non, papa ! Repose-le ! Ce n'est plus parfait ! ». Il avait été surpris de l'intensité de sa réaction, et, curieux, il avait déplacé un autre objet d'un coin du bureau à un autre. Même réponse. Et ce fut pareil à chaque fois qu'il essayait de modifier quoi que ce soit à l'emplacement des objets sur le bureau. « Mary », il avait fini par dire, « je crois que je sais pourquoi c'est si énervant pour toi quand je bouge des choses sur ton bureau ». Elle l'avait regardé d'un air interrogatif. « Je pense que c'est parce qu'il y a des milliers de façons de mal placer les choses, et une seule façon de les placer parfaitement ».



La pureté mène immédiatement à des dynamiques d'insiders/outsiders. Les *insiders* sont les plus purs. C'est le groupe dans lequel tout le monde veut être. Ils ont tout le pouvoir social dans la scène locale. Elles sont celles dont tout le monde veut l'approbation, que l'on est trop terrifié pour critiquer. Ils sont les élus. Leurs mots ont un poids énorme dans n'importe quel groupe. Elles sont pures.

Si vous êtes impur, vous serez puni. Si vous êtes trop impure, et il ne semble pas en falloir beaucoup, vous serez sommairement exclue et excommuniée.



Dans un article de Peter Beinart, un professeur de journalisme à la *City University* de New York se demande pourquoi les supporters de Trump considèrent qu'Hillary est corrompue mais pas leur propre candidat.

« La réponse pourrait se trouver dans la définition de la corruption qu'utilisent Trump et ses supporters. Dans un livre à venir intitulé *Comment fonctionne le fascisme*, Jason Stanley, qui enseigne la philosophie à Yale, a un propos intéressant : « La corruption, pour le politicien fasciste », suggère-t'il, « désigne *la corruption de la pureté plutôt que la corruption de la loi*. Officiellement, les imprécations du politicien fasciste contre la corruption ressemblent à une dénonciation de la corruption politique. Mais son discours vise en réalité à évoquer la corruption dans le sens de transgression de l'ordre traditionnel. »

[...]

Une fois que vous avez compris que pour Trump, comme pour nombre de ses supporters, la corruption n'est pas tant une question de non-respect de la loi que de non-respect des hiérarchies établies, leur comportement commence à faire sens. Pourquoi les supporters de Trump sont convaincus que Clinton était la candidate la plus corrompue alors que les journalistes ont découvert des preuves bien plus incriminantes sur la fondation de Trump que sur celle de Clinton ? Probablement parce que la candidature de Clinton menaçait la répartition traditionnelle des rôles de genre. Pour beaucoup d'Américains, l'ambition féminine – particulièrement quand elle au service d'un projet politique féministe – représente en elle-même une forme de corruption...

Les aveux de Cohen rendent plus difficile pour les Républicains de nier que Trump a transgressé la loi. Mais ça n'a pas vraiment d'importance. Pour nombre de Républicains, Trump reste non-corrumpu – et même anti-corrruption – parce que ce qu'ils craignent le plus n'est pas la corruption de la loi américaine ; c'est la corruption de son identité traditionnelle. Et dans le combat contre cette forme de corruption – représenté par Cristhian Rivera¹ – Trump n'est pas le problème. Il est la solution. »



Il est bon de noter que les mots punir et pureté commencent tous les deux par le préfixe pu- qui évoque la propreté. Et il est bon de noter que, de ce cadre, découlent immédiatement deux conséquences.

La première est que personne ne veut admettre être sale, puisque être sale signifie que vous allez être puni. Alors, la crasse reste dans l'ombre. Les personnes abusives ne vont pas chercher de l'aide pour mettre fin à leurs comportements parce qu'admettre leurs schémas destructeurs feraient d'elles des cibles pour la colère de la communauté. En cherchant de l'aide, elles s'exposeraient à la destruction et au bannissement. La seconde conséquence est que, puisque tout le monde a peur de parler ouvertement et de chercher de l'aide, personne n'est jamais guéri. Du coup, vous n'avez personne dans votre groupe qui ait un historique de comportements abusifs pour pouvoir aider les personnes présentement abusives.

1 Immigré mexicain installé en Iowa, Cristhian Rivera est suspecté en 2018 du meurtre d'une étudiante blanche, Mollie Tibbetts, attaquée pendant son jogging. L'affaire, très médiatisée, sera utilisée par Trump comme argument pour défendre sa politique anti-immigration.

Et il y a une troisième conséquence, souvent hautement inattendue : le processus d'identification des « mauvaises personnes » et leur élimination systématique (via l'exclusion ou le meurtre) est ce qui vous transforme en « mauvaises personnes ». Comment de révolutions ont été menées pour remplacer le tyran en charge par un tyran aussi mauvais, voire pire ? Saluez votre nouveau patron, c'est le même que le précédent. Le Roi est mort. Vive le Roi.

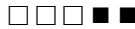


Complétude. La complétude me semble être une orientation saine. Je ne vois pas beaucoup de saintes en ce monde quand je regarde autour de moi (et même certaines d'entre elles ont des épisodes critiquables dans leur histoire de vie). Je ne vois personne exempt de reproches. C'est juste nous. Nous qui nous débattons chacun avec ses vices personnels, nous qui sommes vaincus, sur le chemin, par notre pêché mortel de prédilection. De ce que je peux en voir, c'est le lot de presque chacun d'entre nous.



La complétude n'est pas une raison pour tout accepter. La complétude comprend aussi des limites fermement tenues. La complétude peut dire à quelqu'un qui se comporte de manière blessante : « Mon ami, tu es le bienvenu ici mais ce comportement ne l'est pas. Ceci doit cesser. Tes actions pourraient déchirer le peu de santé et de complétude que nous avons tissés ensemble ». *Il est possible d'arrêter des gens, par la force si nécessaire, sans que ce soit une punition.*

La complétude ne dit pas que le racisme a autant sa place à la table que n'importe quel autre point de vue, mais elle peut dire : « Quand tu en auras fini avec cette haine et cette folie, et que tu auras envie de faire amende honorable et de travailler à une culture plus saine, tu sauras où nous trouver ».



Quand les gens ne sont pas punis pour leur souillure, quelle qu'elle soit, mais qu'ils sont reçus avec enseignements, soins, support et services, ils ont plus de chance de demander de l'aide. Et, ce que ça a de miraculeux, c'est que les personnes qui étaient les pires prédateurs peuvent devenir les plus grands protecteurs de la communauté.

Il est fascinant de savoir que, étymologiquement, les mots *health* (santé), *healing* (soigner) and *whole* (tout / complet) proviennent de la même racine. Dans le gaélique écossais, le mot *slán* peut vouloir dire, selon le contexte, soit « plein, complet, rassemblé », soit « santé ».

Si nous partons de là et que nous cherchons des occasions de connecter avec des personnes imparfaites, et avec les parts imparfaites de nous-mêmes, si nous faisons preuve envers elles de la meilleure des hospitalités, alors peut-être ce comportement sera vu comme honorable et un exemple à suivre pour les autres. Peut-être nous devrions maintenir vivant l'art de l'hospitalité dans le monde en le pratiquant justement quand c'est difficile de le pratiquer. Peut-être qu'en agissant ainsi, nous verrons la rédemption éclore, non seulement en ces gens abîmés que nous aurons accueillis, mais aussi en nous-mêmes.



Peut-être est ce cela que je veux dire : la complétude est le socle de toute culture. C'est ce qui donne à une culture humaine la possibilité d'apparaître. La pureté est la fin de la culture – c'est l'antiseptique et l'anti-diversité, d'essence et d'action.

Je me débats avec ces idées et j'échoue la plupart du temps. Mais je préfère être vaincu et mis à terre sur le chemin de la complétude et l'hospitalité, que sur celui de la pureté et de la perfection.

Tad Hargrave est un militant, conférencier et essayiste vivant à Edmonton, Canada. Il est aussi coach en marketing pour entrepreneurs et indépendants « éthiques » avec Marketing for Hippies.

Cet article a été publié pour la première fois le 8 septembre 2018 comme note sur Facebook sous le titre « Purity & Wholeness ».



L'absence du village et sa restauration

Tad Hargrave



L'absence du village rend incommensurablement plus probable le fait que vous fassiez du mal à quelqu'un au cours de votre vie. Le mal peut venir de quelque chose que vous faites, ou de quelque chose que vous refusez de faire. De quelque chose dont vous vous découvrez avec horreur capable de faire, ou de quelque chose que vous vous découvrez, peut-être avec plus d'horreur encore, incapable de faire.



Il est presque impossible d'exagérer l'importance de ce phénomène, que nous comprenons intuitivement, et à quel point il nous affecte. On dit souvent qu'il faut tout un village pour élever un enfant. Mais il faut aussi tout un village pour mettre fin à l'enfance de ces petits êtres qui préféreraient rester immatures pour toujours, pour fabriquer leur humanité et leur sens du village à partir de l'égoïsme qui convient aux enfants.

Parce que nous vivons dans une culture où la fin de l'enfance n'est pas travaillée, où l'initiation à l'âge adulte n'arrive jamais, nous vivons avec moins d'humanité. Ce que nous avons, c'est des enfants sans initiation habitant des corps d'adultes, vivant côte-à-côte, chacun dans son appartement, et qui, parfois, s'installent à la Maison Blanche.



C'est ça que nous avons aujourd'hui. Pas des villages, des milieux. Pas de vraies communautés, juste des réseaux. Nous sommes si absolument et complètement libres et détachées des anciens, du monde non-humain, de l'invisible – de tout ce qui pourrait nous accorder notre humanité. Et comme si tout cela n'était pas assez terrible, il y a bien pire encore : le démantèlement du village et de la vie communautaire nous prive également des moyens par lesquels il serait possible de reconstruire ce même village et ces mêmes communautés.

C'était le village qui, après que quelqu'un ait fauté, intervenait pour s'assurer que la personne blessée soit mise en sécurité et que ses soins soient assurés, que celui qui avait commis la faute rende des comptes et c'est le village qui, dans son ensemble, décidait des moyens par lesquels sa propre complétude pouvait être restaurée. Chaque infraction – chaque mensonge, chaque acte abusif, chaque négligence, était une déchirure dans le tissu de la vie commune et je pense que celles qui nous ont précédées savaient que les choses peuvent être trop déchirées ; qu'on peut atteindre un point où la réparation devient si improbable qu'elle est, en pratique, impossible.



L'absence d'appartenance nous a mené à construire un monde auquel personne ne voudrait appartenir. Le besoin de le fuir construit un monde duquel tout le monde voudrait fuir. Notre volonté de changement est ce qui nous fait reproduire toujours la même chose.



Et je pense que c'est précisément, dans les civilisations dominantes de ce monde, l'endroit où nous trouvons.

Les causes même de notre inhumanité empêchent le retour de notre humanité. Les mêmes choses qui déchirent la toile fragile de nos amitiés nous empêchent, en même temps, de nous retisser ensemble. La civilisation dans laquelle nous vivons ne façonne plus des humains, elle laisse des enfants grandir, puis elle leur donne les commandes. C'est le cercle vicieux dans lequel nous nous trouvons. L'inhumanité produisant plus d'inhumanité. Des gens abîmés s'abîment entre eux, puis ils abîment la possibilité de restaurer ce qui a été abîmé.



Mais je vais vous dire ce qu'on voit depuis l'intérieur, du point de vue de ceux qui en bénéficient le plus et dont l'équipe de com' super efficace : on voit quelque chose qui ressemble à du progrès.

On voit Internet et Facebook, Netflix et les meilleures séries télé que l'on ait jamais vues. On voit un approvisionnement régulier de la drogue de son choix. On voit des voyages pas cher n'importe où dans le monde, et des aménagements spécialement prévus pour les touristes. On voit des *smartphones* et des autoroutes bien bétonnées et bien droites. Des autoroutes qui ressemblent à des *smartphones* et des *smartphones* qui ressemblent à des autoroutes. Ce qu'on voit ressemble aux plus beaux rêves de Platon et d'Aristote enfin réalisés.



Et quand on voit tout ça, et à quel point tout ceci est beau et bon, alors on se dit que tous nos dysfonctionnements doivent probablement venir de nous. Et la solution, nous assure-t-on, est de travailler sur nous-mêmes, encore et encore. La salvation se trouve sur le tapis de yoga. Ou, pour les plus perceptifs, évolués et avancés, sur le coussin de méditation, par une introspection encore plus égocentrée, du type « abandonne ton corps à la recherche du vrai Toi ». Ou prends cette pilule. Ou suis cette méthode. Par toi-même.

Mais faire les choses par soi-même n'est pas la solution, c'est la pleine expression du très, très profond et ancestral traumatisme qu'est le démantèlement du village. C'est le problème essayant de se résoudre en créant encore plus de lui-même. Et pourtant, chaque jour, tant d'entre nous sont encouragées à se prosterner devant l'autel du Self, assis sur le trône autrefois occupé par Dieu, avec le DSM là où jadis était la Bible.



Et quand on fait du mal, et bien sûr qu'on en fait, la réponse est celle de cette culture individualiste et puritaine dont on nous dit qu'elle est l'aboutissement de quatre milliards d'années d'évolution. C'est punir. C'est exciser la part offensante et s'en débarrasser. Ce qui éclate d'autant plus nos milieux. Comme il n'y a pas de communauté pour s'occuper de la guérison, on se retrouve avec encore moins de communauté. Et ce moins de communauté est encore moins capable de produire la guérison dont on a tant besoin, et tout s'écroule encore plus.



Et je ne sais pas où est-ce qu'il faudrait tourner pour prendre la direction opposée, mais je sais que ça a rapport avec le sens du village. Je sais que ça commence par l'intention de restaurer la complétude plutôt que d'assurer la pureté. Je sais que ça commence par repenser la sécurité, non pas comme venant de l'absence de ce qui pourrait nous blesser, mais comme s'obtenant en améliorant notre relation à leur présence. Par arrêter de nous laver les mains avec le savon antibactérien de la salvation.

Je sais qu'il faut être prêt à être démolé, à avoir le cœur brisé, en regardant toutes les choses qui nous ont été faites et que l'on a faites, tout ce qui ne nous a pas été fait et que l'on a pas fait pour les autres. Parce que c'est par là que ça commence. Je sais que ce n'est qu'avec un deuil immense et un remords terrible que l'on peut prendre pleinement conscience de comment les remous provoqués par les déchirements de nos vies individuelles et collectives (« collectives », mais pas « communes ») se sont écrasés sur les rivages de gens que l'on disait admirer.

Je sais que ça passe par être prête à se lever et à se barrer de cet autel de solitude sans savoir déjà ce que l'on pourrait vénérer d'autre, ou même ce que vénérer pourrait bien vouloir dire maintenant. Je sais que ça passe par arrêter de s'enfuir, et par arrêter d'envoyer celles et ceux qui ont causé du mal sur les routes, hors de la ville, jusqu'à la prochaine ville où ils feront la même chose à encore plus de gens parce qu'ils n'auront jamais guéri de ce qui les avait amené à faire du mal en premier lieu.



Peut-être que ça commencerait par, à la place, poser notre regard sur ces autoroutes qui ont rendu si facile d'obtenir ce que l'on veut et si difficile d'avoir accès à ce dont on a besoin. Puis on les déchirerait pour les remplacer par des arbres fruitiers, dans l'espoir d'une vie plus difficile mais plus humaine, où la richesse ne viendrait pas de la croissance, mais de l'approfondissement, et où l'on troquerait notre liberté contre de véritables amitiés.

Et peut-être que c'est ça, finalement, la véritable liberté.



Je ne sais pas si vous êtes avec ou contre moi là-dedans, mais je suis content que vous soyez en vie, aujourd'hui, et qu'on ait la possibilité de faire quelque chose de tout ce mal que j'ai fait, et que vous avez fait, et qui a été fait bien avant que l'on soit entrés en scène, et de faire naître autant de beauté que possible dans le temps qui nous est accordé ici.

Puissiez-vous recevoir la force et le soutien nécessaire à faire nourriture de vos hontes les plus profondes, et à les servir à celles et ceux qui viennent, pour ne pas qu'ils dévorent le monde comme vous l'avez fait. Puissiez-vous voir, de très loin si nécessaire, les gens qui vous ont fait du mal avoir le cœur déchiré par ce qu'ils vont on fait lorsque les conséquences viendront frapper leurs propres rivages, puis devenir les plus grands défenseurs des gens comme vous.

Puissions-nous toutes et tous recevoir un petite portion de rédemption, et puissions-nous la distribuer à foison, et la déposer au pied de ce foyer qui est encore à construire ; dans cet endroit qui, pendant trop longtemps, n'était nulle part, mais qui, avec ces premières pierres, devient pour nous « quelque part ». Puissent les gens s'y rassembler pour supporter le froid, et puisse-t-il y avoir de belles conversations devant cet âtre, ce feu de joie fait de nos enfances consumées, sur comment serait-il possible de faire les choses différemment.

Puissions-nous toutes se voir accordées des vies assez longues pour nous y retrouver ensemble, non pas dans la gloire des héros, mais dans la défaite, vaincues par la liberté, le progrès et l'infini potentiel que avons cru vouloir un jour.

*Tad Hargrave est un militant, conférencier et
essayiste vivant à Edmonton, Canada.
Il est aussi coach en marketing pour entrepreneurs
et indépendants « éthiques » avec Marketing for Hippies.*

*Cet article a été publié pour la première fois
le 5 septembre 2018 comme note sur Facebook
sous le titre « The Absence of Village and Its Restoration ».*

Liste de lectures

(en anglais)

- **The Spirit of Intimacy: Ancient African Teachings in the Ways of Relationships**, Sobomfu Somé, *William Morrow Paperbacks*, 2000.
- **The Wayfinders: Why Ancient Wisdom Matters in the Modern World**, Wade David, *CBC Massey Lecture*, 2009.
- **Nonviolent Communication (A Language of Life)**, Marshall B. Rosenberg, *Puddle Dancer Press*, 2015.

Les illustrations viennent d'aquarelles du peintre et botaniste Gherardo Cibo (1512-1600), présentes dans un *De Materia Medica*, ouvrage classique sur les plantes médicinales.

Voir « *Watercolours from a 16th-Century De Materia Medica* » sur *The Public Domain Review*

<https://publicdomainreview.org/>

L'illustration choisie pour ce numéro représente une galanthe et une ipheion.

Le Village

1

Si vous pensez qu'ils doivent mourir...

... dites-le franchement.

Parce qu'il faudra partir de là.

2

Comme s'ils étaient humains...

Un autre regard
sur les agresseurs

3

Le mal est fait.

Qui retissera les liens ?

4

Comment la *call-out culture* nous traumatise

et Comment apprivoiser un *call-out*

5

La théière brisée

Réflexions sur la justice communautaire

<https://zine-le-village.fr/>
zinelevillage@gmail.com

